

ALEJANDRO SARAVIA



**ROUGE,
JAUNE
ET
VERT**

ROMAN

URUBU



Alejandro Saravia

ROUGE, JAUNE ET VERT

Traduit de l'espagnol par Sauline Letendre

Avant-propos de l'éditeur

Le roman que le lecteur tient entre ses mains a été publié pour la première fois au Canada il y a bientôt seize ans. Cette première édition en espagnol a depuis déambulé aux quatre coins de cet immense pays, qui l'a vue naître sans pour autant savoir se reconnaître en elle. Anachronique, intempestif et déplacé, *Rouge, jaune et vert*, au-delà du reflet niché dans le miroir de l'identité, est un regard porté sur tout ce que l'idée d'un « nous » a laissé de côté. Comme presque toute l'œuvre d'Aljandro Saravia, ce roman est un témoignage, parfois dérangeant, des nombreuses défaites qui nourrissent le récit triomphal de la Nation, y compris de la nation canadienne. Il n'est pourtant pas question ici de coucher sur papier ces histoires refoulées, sinon de leur ouvrir un espace dans l'imagination, de mettre en relief les vides et les silences qui pèsent autant, dans l'histoire, que les symboles ou les slogans patriotiques.

Les spectres qui hantent Alfredo Cutipa, le protagoniste, représentent cette mémoire traumatique qui persiste malgré le temps et l'exil. Ils lui rappellent les événements

survenus le 17 juillet 1980 dans sa Bolivie natale, c'est-à-dire le coup d'État de Luis García Meza, dont le gouvernement fut sans doute le plus sanglant d'une longue et triste tradition de régimes militaires. Chacun de ces fantômes porte sa propre histoire, occultée pendant des années, mais dont les traces subsistent comme des cicatrices dans les souvenirs d'Alfredo. Celui-ci se donne alors la tâche de les conjurer à travers l'écriture, avec l'aide d'un mystérieux personnage : le Scribe. Mais le média privilégié de la loi et de l'historiographie se révèle insuffisant pour rendre leur voix aux victimes de la corruption, du racisme et du machisme institutionnalisés, qui ont atteint leur point culminant dans les mois suivant ce jeudi fatidique.

Le roman de Saravia, en un sens, constitue une exploration des différentes manières de raconter le passé. Ses personnages souhaitent laisser un témoignage fidèle, compiler des informations, combler les blancs et débattre, même en vain, de la grammaire de la mémoire. Cependant, lorsque l'on produit des fictions qui rivalisent avec le discours officiel, on court le risque d'étouffer de nouveau les voix des victimes, cette fois sous le couvert d'une version des faits. Une question se pose alors : si la Vérité ne se trouve ni dans les livres d'histoire, ni dans les articles de presse, ni même dans la littérature, devrait-on se fier à d'autres médias, qui paraissent plus transparents puisqu'ils donnent un accès direct aux faits, à mesure qu'ils se produisent ?

Tout au long du roman, la relation entre le texte et les images nous fournit des pistes de réflexion sur le fonctionnement de la mémoire et, en même temps, nous alerte

du danger inhérent à l'universalité qu'on prête à certains mythes : Amour, Patrie, Homme, Histoire, Identité. La narration fait ainsi référence à d'autres médias, comme la photographie ou le cinéma, relevant leurs possibilités et leurs limites. Dans cette expérience synesthésique, le lecteur pourra atteindre, dans les lacunes laissées par toute tentative de représentation, le lieu où se trouvent ceux qui n'ont pas survécu pour raconter leur propre histoire. Cet exercice métanarratif nous invite à prêter attention à la forme comme au contenu, et soulève des questions controversées comme l'autorité du lecteur, la transparence des médias et les prétentions d'objectivité de certains discours.

C'est pour toutes ces raisons que *Rouge, jaune et vert* reste un exemple de résistance face à l'oubli, en ces temps de « faits alternatifs » et d'une désinformation de masse exacerbée par l'ubiquité des médias électroniques. Le roman de Saravia est également un brillant et fructueux dialogue interculturel, non seulement par sa prose impeccable et par la beauté de ses passages poétiques, mais aussi par son humour ingénieux et sa critique aiguisée du pouvoir. Cette traduction en français constitue une contribution au débat sur l'identité, tant au Québec que dans le reste du Canada, en laissant la place aux exclus du mythe fondateur des « deux solitudes ».

6

*L*a Bolivie est une patrie imaginaire. Un territoire qui n'existe pas au-delà d'une géographie contradictoire, qui cumule tous les labyrinthes et les enfers auxquels nous nous acharnons avec désespoir à trouver un terme, un sens, après déjà presque deux cents ans à naître et à expirer face aux mêmes montagnes, aux mêmes forêts et collines, aux mêmes doutes et tragédies. Ce sont les façons collectives de s'imaginer et de mourir qui nous unissent.

C'était comme si le sang avec lequel il avait écrit le paragraphe précédent s'était asséché ce matin-là, tout d'un coup. Alfredo Cutipa lut de nouveau les mots pompeux. Cette tentative d'exorciser la patrie qui le traquait dans ses rêves, vêtue d'un énorme drap blanc comme une toge classique, était une gymnastique inutile par laquelle il cherchait à renoncer à ses origines. Il persistait cependant à vouloir effacer ces minuscules canaux ouverts au bout de ses doigts par la profonde lame tricolore. Des traces d'identité que la patrie avait taillées à même sa peau. Des empreintes digitales qui, un jour, sont restées estampillées dans un passeport bolivien, sans retour. Cette nation avait l'apparence

d'une femme-patrie, avec des joues flasques et un sein découvert, maigre et complètement épuisé. La Patrie fit une nouvelle apparition dans les rues de la ville grâce aux petits aborigènes en sandales de fortune et pantalons courts en lambeaux. Les agents du ministère de l'Information payaient ces enfants avec six petits pains par jour pour leur va-et-vient dans les rues de La Paz, fixant à l'aide de grosses broches et de colle sur les murs effrités de la ville les affiches imprimées sur des demi-rames de papier de quatre couleurs. La propagande du ministre des Finances de l'époque, Gonzalo « Sangsue » de Lozada, déclamaient la nécessité patriotiquement indéclinable de s'ajuster les intestins et d'accepter les nouvelles réformes économiques draconiennes, brutales, efficaces, pragmatiques, lucides, modernes, post-modernes et globales qui, un jour de 1985, surgirent, tapisant les murs délabrés d'adobe et de brique de la ville de La Paz. Effort inutile. Il fallut des troupes, des chars d'assaut de l'armée et trois états de siège consécutifs pour convaincre des millions de Boliviens que c'était pour le bien de la Patrie qu'ils devaient rester pauvres et sans passeport. « *Ehs phour elh bhieen de thoóudos* », souriait le futur président Sangsue de Lozada devant les caméras de télévision, quelques mois avant de se transformer personnellement en un des plus grands exportateurs miniers du pays après son appropriation scandaleuse des mines de l'État.



Le matin, de nouveau incapable de se rendormir, Alfredo se rendit compte de la réelle possibilité que la Patrie, cette

femme dessinée sur les poussiéreuses affiches d'antan, avait réussi à s'immiscer dans ses valises pour traverser la distance entre La Paz et Montréal dans le seul but de le terroriser dans ses rêves. Sur les murs de la ville illimanesque et onirique de ses nuits, se trouve, fraîchement imprimée, l'image de la mère Patrie qui l'observe depuis son monde de drapeaux et d'encres pressées, le regard posé par une incurable tristesse. Au bas de l'affiche, à titre d'explication, on trouve le slogan absurde suivant : « Bolivie, exporter ou mourir », ou peut-être « Jeune homme, aide-moi en payant tes impôts », ou était-ce peut-être la convocation au service militaire obligatoire ? « Quand la Patrie veut, même les pleurs de la mère deviennent silencieux », répétait Carlos Paricollo, sous-officier de la Force aérienne bolivienne, à ses soldats, avec profonde conviction, depuis un recoin de la mémoire d'Alfredo, attachant les cordons de ses bottes bien lustrées, affilant sa baïonnette et scrutant toujours l'horizon dans la possibilité de tirer une balle à l'occasion d'une nouvelle guéguerre. Alfredo tenta de ne plus penser à cette femme-symbole de son pays, pesa les mots avec lesquels il commencerait à écrire à l'aube, mais son cerveau ressemblait plutôt, en cette matinée, à la caverne platonique sur laquelle sont projetées des ombres et des voix d'un monde extérieur et lointain, auquel il n'a pas accès et où les corps qui projetaient leurs ombres ne cessaient de se poursuivre et de le confondre. Mais d'où sortaient ces phrases qui le réveillaient tout d'un coup, sans raison ? Déjà éveillé, la lampe allumée dans sa chambre du neuvième étage du boulevard de Maisonneuve, près de la station de métro Guy, Alfredo

répète ces mots du passé qui l'empêchent de dormir : «... girondins modernes, oh! patriotes! n'oubliez jamais les dernières notes de celui qui, au moment de mourir, s'enveloppe dans son drapeau...» Les récitations de maternelle d'une lointaine heure civique lui revenaient au petit matin, comme un madrier submergé longtemps dans l'eau et rongé par les années qui filaient.



Après avoir épuisé d'innombrables possibilités, Alfredo se trouva convaincu que la Patrie était la femme qu'il avait vue surgir prudemment de l'obscurité, et il la regarda venir lentement vers la tête du lit. Il sentit qu'elle le fixait, sans parler, presque même sans respirer. Puis, la figure s'assit sur le bord du lit et après un long moment passé à l'observer, elle se glissa silencieusement entre les draps, se serrant contre lui, murmurant les paroles d'hymnes dans l'oreille d'Alfredo, alors qu'il sentait qu'une paire de pieds étranges et froids s'accrochaient obstinément aux siens, cherchant la chaleur de son corps d'Andin pudique. Il était deux heures du matin. Après s'être pincé pour voir s'il était vraiment réveillé, il étira le bras, cherchant à tâtons l'interrupteur de la lampe sur la table de chevet. À la lumière des choses et de leur authenticité, Alfredo Cutipa sursauta effectivement devant cette présence en chair et en os d'un corps étranger à ses côtés. Puis, s'étant remis un peu, l'Andin insomniaque tenta de se réconforter en pensant qu'il se trouvait peut-être dans une sorte de second niveau de l'un de ces rêves profonds dans lesquels les frontières de

l'imagination sont beaucoup plus claires et évidentes, jusqu'à reproduire avec exactitude les confins de ce que l'on définit comme la réalité. Protégé par cette idée, il s'avança à adresser quelques questions à l'intruse dans son lit: «Tes pieds sont froids. Tu ne veux pas des chaussettes de laine? J'ai des bas de laine *caito* qu'on m'a envoyés de Bolivie pour l'hiver.»

Il avala sa salive, pensant que son offre était déplacée. Elle sonnait faux, surtout qu'il n'existe normalement pas de conversation verbale dans les rêves. La clé du sens des rêves est dans l'intuition, dans cette espèce de dialogue mental qui se produit dans la logique du monde onirique.

«Non merci, j'ai une tuque, lui répondit Patria, d'une voix basse, lui montrant du doigt, et de manière résignée, le petit bonnet rouge criard qu'elle avait sur la tête.

— Ce n'est pas un bonnet de nuit... c'est le célèbre bonnet phrygien, non?

— Non, non, c'est une tuque pour le froid; de toute façon, ça revient au même.»

Il lui sembla étrange d'être sous les draps avec la mère Patrie, bien qu'en regardant de plus près, plutôt que la mère Patrie, on aurait dit la fille Patrie. Oniriquement, la scène était absurde, voire hérétique. Il pensa qu'il serait de mauvais goût de raconter les détails de la situation à ses camarades radicaux de l'île où il vivait. S'ils venaient à apprendre cette histoire, les membres patriotiques de l'Association des résidents boliviens de Montréal lui interdiraient peut-être même l'entrée à la kermesse du 6 août, jour des *salteñas*, *anticuchos* et autres heureux nationalismes gastronomiques, en plus des Labatt et Molson coulant à flots – qui,

selon les rumeurs n'arrivent pas à la cheville, en qualité et en saveur, de la rousse de La Paz, qui ne trompe jamais. Cette fête où tous sont frères, du moment qu'ils s'invitent réciproquement: «Eh mon ami, sers-toi donc un petit verre...» Alfredo abandonna l'image des cercles d'amis de la fête nationale et accommoda son oreiller contre la tête de lit. La femme à ses côtés fit de même. Tous deux avaient maintenant les bras croisés et les yeux qui fixaient un point invisible sur le mur devant eux. Au bout d'un moment, Alfredo regarda l'heure alors que l'intruse ajustait son bonnet rouge, à cause du froid.

«Tu ne dors pas? demanda-t-il.

— Je dormirai quand tu dormiras, mon Bolivien.

— Je peux éteindre la lumière si tu veux.

— Non! Ne l'éteins pas, s'il te plaît! Laisse-la allumée, s'il te plaît; elle me rappelle la torche que Pedrito Domingo avait laissé brûler pour moi en guise de déclaration d'amour, avant qu'on ne le pendre à l'été de 1810... ou plutôt en janvier... un 26 janvier... ou était-ce en 1985?... hmmm... à bien y penser, je ne sais pas trop quand c'est arrivé... ah ça, oui!... Il y a un superbe tableau au musée de la rue Jaén... Tu t'en souviens?... C'est une peinture à l'huile très romantique... Pedro y figure, la moustache lissée, si élégant et sérieux, songeant à moi... Tu as vu ce qu'ils ont fait avec sa maison? De toute beauté, avec un puits au milieu de la cour... et les planchers! Ils m'ont laissée bouche bée... propres et cirés, comme je les aime... je la verrais très bien dans une de ces revues de design intérieur... ah, vous les Andins, toujours si mélodramatiques! Vous ne vous souvenez que de la pendaison, mais

pas des soirées que Pedrito organisait avec de bonnes *chichas* dans cette maison de la rue Jaén... »

Il lui sembla que Patria avait des idées un peu farfelues sur l'histoire nationale; alors il crut prudent de ne plus lui poser de questions. Il chercha quelque chose à lire sur la table de nuit. Il trouva une mince copie d'*Ejercicio de serpientes*, un manuel pour apprendre à mieux respirer de « a à z », résultats garantis. Il réalisa rapidement qu'il lui serait impossible d'effectuer ces exercices pour se maintenir en parfaite forme physique. Il soupira et se retourna pour se rendre compte qu'on ne le quittait pas des yeux. Ils se fixèrent du regard un bon moment, sans savoir exactement quoi se dire, chacun dans sa bulle, jusqu'à ce qu'Alfredo Cutipa commence à balbutier de telle manière qu'il paraissait un petit singe mécanique nerveux, comme ceux qui frappent des cymbales :

« Je voudrais vous dire, ou plutôt, j'aimerais te dire quelque chose, et je ne veux pas que tu croies que c'est parce que je veux me tirer une épine du pied ou rien comme ça, dame Patrie, mais le fait que tu sois ma mère me dérange au plus haut point, autrement dit, ça me fait chier. Je veux que tu saches une fois pour toute que tu n'es pas ma mère et je ne suis pas ton fils, et j'espère que ceci ne t'offense ni te fait sentir inutile dans cette vie.

— Je le sais, répondit-elle d'un air indifférent — qu'Alfredo confondit avec la résignation — et ça ne me rend ni plus ni moins utile. Je suis la Patrie, point. Je peux être ta grand-mère, ton amante, ton amie, ton arrière-grand-mère, ta belle-sœur, ton employée, ton ennemie, ton épouse, ta sœur, ta fille, ta mère, ta mort, ta petite-fille, ta

belle-fille, ta cousine, ta prostituée, ta secrétaire, ta nièce, ta belle-mère, ta tante et même ta chatte et ta chienne si tu le veux, ça m'est égal... »

Devant une telle réponse, Alfredo Cutipa se redressa dans le lit, vexé, et l'observa avec incrédulité.

« Dis-moi, continua-t-elle, il n'y a pas de cigarettes dans cette auberge ?

— Non, je n'en ai pas, mais... les colonels et les généraux ne t'ont-ils pas violée à chaque coup d'État ? N'as-tu pas souffert l'inexprimable aux mains de toute cette meute de cleptomanes, dipsomanes, mégalomanes et trafiquants des Barrientos, Banzer, Natush, García Meza, Sangsue de Lozada ou Paz Zamora, sans compter ceux qui te sucent toujours le sang et ceux qui attendent leur tour?... La bourgeoisie au complet n'attendait-elle pas en file pour te monter, comme il est arrivé à cette femme dans le film *Last Exit to Brooklyn* ? N'étais-tu pas presque morte de faim dans les profondeurs des mines de Llallagua et Siglo XX ? N'essaient-ils pas toujours de te massacrer avec l'aide des gringos dans les Yungas et le Chapare ?... »

Ses mots sortaient maintenant à la course, ils se bouscullaient comme des spectateurs fuyant un cinéma en flammes. Il voulait continuer de parler, mais elle le coupa abruptement, modulant chaque mot avec une brutalité toute froide : « Tu ne sais rien de rien, parvenu ! Vaudrait mieux que tu te taises et que tu dormes ! Les hommes sont généralement plus tolérables lorsqu'ils dorment sans ronfler ni embêter personne... »

Comme s'il avait été frappé sur la tête avec une planche, il demeura silencieux, l'écoutant :

«Tu ne sais pas qu'il y a autant de patries que de Boliviens ? Il existe sept, huit, dix, vingt millions de patries et plus. Chacun a la sienne, imaginaire ou non, maigre ou grosse, jeune ou vieille, homme ou femme, et toutes se nomment Bolivie, mais aucune n'est identique à l'autre. Seuls les hommes naïfs comme toi qui croyaient à tous les contes de l'heure civique à l'école peuvent penser qu'il n'y a qu'une Patrie... et puis, quelle est la différence entre patrie et pays ?

— Eh bien, ce sont aussi des noms de journaux, non ? »

Elle le regarda d'un air aigri. Alfredo comprit qu'il ne lui servirait pas de faire le clown. Quelle pourrait être la différence ? Une réponse structurée serait-elle nécessaire ? (Et voici que les scribes en charge de la rédaction et de la correction de ce texte n'arrivent pas à se mettre d'accord sur ce dernier point et, pendant qu'ils mangent des sardines libanaises, ils se suggèrent mutuellement, en un délicieux ping-pong intellectuel, de riches signifiants tels poststructuraliste, néostructuraliste, grammairegénérativarboricotransformationnelle, etc. Finalement, la socio-critique leur parut le modèle théorique le plus adéquat pour expliquer la différence entre la patrie et le pays, bien que, compte tenu des aspects oniriques de la situation, une approche psychanalytique pourrait s'avérer sémantiquement et idéologiquement plus profitable. Pour fêter l'événement, les scribes se promirent réciproquement que si, dans l'autre monde, ils en avaient l'occasion, ils remueraient ciel et terre pour dévorer, griller et convenablement assaisonner quiconque s'avancerait à interpréter ce cannibalesque passage. Heureux, ils finirent par se lancer, entre

leurs rires, des fragments et noyaux théoriques.) Patria continuait d'attendre sa réponse, impassible. Il la regarda de nouveau, sans savoir quoi lui dire, jusqu'à ce qu'elle lui parle de nouveau d'une voix plus basse : « Pour commencer, dis-moi Alfredo... mon tendre Alfredito, tu es sûr que je suis... une femme ? Une patrie peut être tant de choses, une chaise, une machine à écrire ou un ordinateur, une valise d'immigrant sous le lit ou une photo de maternelle... »

Après cette question, Alfredo eut des doutes un moment, essayant de comprendre le sens de ce qu'elle disait. Alors qu'il cherchait la réponse, et sans s'apercevoir des efforts de son regard, il se trouva tout à coup devant les seins de Patria, qui sous sa tunique lui semblaient... comment dire... plus convaincants qu'auparavant. En voyant ce corps, Alfredo commença, tranquillement et sans le vouloir, à oublier toute recherche, toute réponse et tout argument, osant même étirer la main vers ces seins, sentant qu'il traversait subitement une étrange frontière de draps, alors qu'un vrombissement prenait le contrôle de son corps, comme un courant électrique au ralenti dont le voltage augmentait peu à peu. Il se tourna vers elle, alors que sa main droite commençait à caresser la peau souple à peine couverte par le léger tissu. Elle atteignit tout doucement le glorieux sommet d'un mamelon qui se réveilla au contact de ses doigts, se redressant, curieux de savoir si la météo prévoyait de la neige pour ce jour-là. Sans le vouloir, Alfredo pensa aux théories de Freud, à Œdipe qui s'arrachait les yeux ensanglantés dans un geste suprême de pudeur, honte et acceptation de ce qui avait été ordonné par les déesses Moires. Il secoua la tête pour chasser cette

image de mauvais augure, qui se posait entre ses sourcils comme un corbeau observant ses pupilles boliviennes d'un appétit de mercenaire. Il se sentit encore plus audacieux. Il glissa sa main comme un vaisseau jusqu'à son ventre. Il sentit la peau chaude et lisse. Il descendit encore plus bas vers les profondeurs du corps de Patria, qui se laissait maintenant caresser avec les yeux mi-ouverts, le bonnet phrygien tombé à côté de la table de nuit, les lèvres humectées et entrouvertes, parfois parcourues par une langue rose humide, et qui laissaient maintenant échapper de tendres gémissements.

Alfredo, les yeux fermés lui aussi, s'abandonnait complètement à l'expédition, la regardait maintenant en entier avec la pointe des doigts, anticipant dans son imagination le premier contact avec le doux pubis vénusien où il descendrait, puis à cette concavité marine cachée entre les lèvres les plus chaudes et humides du monde. Mais, dans la fugacité du moment, et peut-être le plus long de tous, ses doigts échouèrent de façon catastrophique sur une géographie inattendue, distincte, semblable à un petit poisson au repos, à une crevette chaude à côté de deux rondeurs, ou plutôt deux gonades masculines. Alfredo sauta du lit comme si on venait de l'électrocuter. Il bondit en l'air, établissant un nouveau record mondial de saut en hauteur. Il était un ressort olympique, rébuté et offensé par ses avancées aveugles de séducteur berné. Il regarda ses mains, incrédule, songeant à se les laver immédiatement, et il chercha de nouveau Patria, exigeant une explication, mais il se rendit compte, honteux, qu'il n'y avait personne dans son lit. Il regarda sous le lit, dans le placard.

Il fit le tour de la chambre et vérifia si sa tête était encore à sa place. Il aurait voulu boire quelque chose, une bière, un peu de vin, un peu de rhum, n'importe quoi. Mais il se rappela qu'il ne buvait que rarement et il resta là, tendu, à la fenêtre, attendant que le matin arrive.



Il se réveilla avec la tête enflée, chaque hémisphère cérébral converti en un tas de petits biscuits chinois mous. Ces biscuits renfermaient un rouleau complet de pellicule seize millimètres en stéréo plutôt qu'une simple prédiction sur un bout de papier. Il se rappela un passage de l'un des chapitres du roman – du roman ? – *El loco* d'Arturo Borda, où l'un des personnages commence à jouer au soccer avec une tête humaine. Il se sentait comme si sa tête y avait passé. Le souvenir de cet extrait ne lui sembla pas très précis. Il avait été probablement tiré du deuxième des trois gros tomes publiés par l'Hôtel de Ville de La Paz dans le cadre des célébrations de la naissance ou de la mort de Borda, mais fort probablement de la mort. Après tout, Borda, qui était aussi peintre, avait été trop scandaleux (un ivrogne, en plus), pour qu'on ne le fête officiellement de son vivant. Il buvait et il est mort en buvant ? Aux critiques prudes des fervents pratiquants locaux, Jaime Sáenz répondit un jour, faisant tourner son chapeau à larges bords : « Il buvait simplement parce qu'il en avait envie. » Sentant entre les yeux le scalpel de chaque parole prononcée, ses étudiants écoutèrent l'explication et gardèrent jalousement chaque mot en mémoire, comme des pièces de monnaie rares.

La ronde interminable de portes circulaires finit par nous dévorer. Nous définissons comme des voyelles ces orifices d'écriture sur lesquels nous nous retrouvons à glisser, à tomber, où nous nous lançons dans la fragmentation du temps. L'heure du souvenir. Il se rappela cette première poésie, entendue dans une maternelle de Cochabamba aménagée dans une immense maison coloniale où les portes étaient tellement hautes qu'on pouvait encore entrer à l'école à dos de cheval, et contempler depuis cette bizarre hauteur les petites chaises de bois, respirer l'odeur de la colle et écouter le bruit des ciseaux à bouts pointus, aux tables circulaires de ces jeunes citoyens qui se réunissaient quotidiennement pour pratiquer les mystères de la représentation de ce monde et de son langage, à une rue de l'avenue Heroínas de la Coronilla, l'année même où ils tuèrent le Che : « monpetitsoulieresttropser-ré », « machaussettemedonnechaud parcequejesuistrèsenamouraveclepetit garçonassis devantmoi ». Durant l'heure civique, la petite Inés, le regardant sans cligner des yeux, récitait sa brève composition en balançant les bras. Le monde était une série de visages d'institutrices, de mères, de pères et d'autres jeunes illuminés de la petite école qui écoutaient son récit, tendrement captivés. Inés, sans le savoir, attachait inévitablement et pour les siècles des siècles le corps du petit Alfredo au *palosanto*, cet arbre de la vie et de la mort, où voyelles et consonnes le dévoraient telles des fourmis. Une fois conjurées, ces lettres formaient des mots qui, à partir de ce moment, ne cesseraient jamais de le dévorer de l'intérieur, comme un doux chatouillement, le pénétrant jusqu'à faire rougir la moelle de ses os.

Vingt-quatre ans plus tard, Alfredo réalisa que, lors de ces moments de profond civisme, il avait reçu la première flèche d'un romantisme dont les joies initiales et blessures mortelles ultérieures seraient attribuées à diverses influences livresques qui se présentaient sous toutes formes et manifestations. De la sobre passion de Rumi Nawi aux lèvres ardentes de Larisa Fiodorovna qui illuminaient les nuits intenses et insomnies du bolchevisme inoffensif de La Paz. Les dents d'Inés, ces petits grains de maïs, ces petites notes de musique, l'émouvaient jusqu'à la racine de ses cheveux. Il faisait chaud sous les *molles* sages de la cour où les groupes de prématernelle avaient placé les petites chaises pour assister à l'heure civique. Il ne comprenait toujours pas de façon certaine le sens de ce rituel qui se répéterait tant de fois dans sa vie. Il n'imaginait pas non plus ses utilisations et conséquences sanglantes. Par contre, du haut de ses cinq ans, Alfredo Cutipa se rendait parfaitement compte de l'effervescence dans laquelle son école baignait cette journée-là; ils exigeaient de lui le comportement le plus circonspect et patriotique, y compris des cheveux bien peignés et des chaussures dûment cirées. Inés, cheveux courts, droits, coupés au carré au ras du cou, frange sur le front. Inés, semant avec ses dents de maïs les graines des voyelles. Alfredo était à Cochabamba en 1967, au point d'entrer pour la première fois dans ce labyrinthe d'affection où nous sommes à la fois Minotaure et Thésée. Nous sommes morts pour continuer à vivre.